

4.4.3 "Monsieur Je-sais-tout"
une nouvelle de Somerset Maugham,
in "Les trois grosses dames d'Antibes", 1951
Julliard, Paris, pp.386-393

Note : pour la bonne compréhension, la nouvelle est reproduite en entier. Toutefois, l'analyse qui est demandée porte surtout sur les pages 390 à 393.

1. Comment peut-on interpréter, d'après les concepts de Goffman, le fait que M. Kelada, jusqu'à la scène finale, ne soit pas apprécié des autres passagers du bateau ?
2. De quelle compétence sociale fait preuve M. Kelada lors du diner, alors qu'il en semblait totalement dépourvu jusqu'alors ?
3. Dans les termes de Goffman, à quel dilemme est confronté M. Kelada ? Comment le tranche-t-il ?
4. Dans quelle mesure le remboursement de Mrs. Ramsay peut-il être considéré ou pas comme une réparation (au sens de Goffman) ?

LES NOUVELLES COMPLÈTES
DE
W. SOMERSET MAUGHAM

LES
TROIS
GROSSES DAMES
D'ANTIBES

et vingt-neuf autres nouvelles

Introduction de Joseph DOBRINSKY

JULLIARD

1951

MONSIEUR JE-SAIS TOUT

J'avais un parti pris contre Max Kelada avant même de le connaître. La guerre venait de se terminer et les paquebots long-courriers étaient pris d'assaut. Il était difficile d'y retenir une place et l'on devait s'accommoder de ce que les agences maritimes voulaient bien vous offrir. Faute d'avoir pu obtenir une cabine indépendante, je me réjouissais de voir que celle qui m'était affectée n'avait que deux couchettes. Mais j'eus un choc en apprenant le nom de l'autre passager. Il me donnait à craindre un voyage à hublots fermés, bannissant à long-ueur de nuit la moindre aération. Partager une cabine pendant deux semaines entières (car j'allais de San Francisco à Yokohama) était en soi assez pénible; mais mon accablement eût été moindre si j'avais eu un compagnon de voyage dénommé Smith ou Brown.

Quand je montai à bord, les bagages de Mr. Kelada étaient déjà en place. Leur aspect me déplut; les valises portaient trop d'étiquettes et la malle-armoire était trop grande. Il avait déballé ses affaires de toilette et, en voyant au-dessus du lavabo son flacon de parfum, son shampooing et sa brillantine, je notai que c'était un client fidèle de l'excellent M. Coty. Les brosses de Mr. Kelada, dont les montures d'ébène portaient son monogramme en lettres d'or, auraient eu avantage à être décrassées. Je n'aimais pas du tout Mr. Kelada. Je me rendis au fumoir où, après avoir demandé un jeu de cartes, j'entamai une réussite. Je venais à peine de commencer lorsqu'un homme vint à moi pour me demander si, sauf erreur de sa part, je n'étais pas Intel.

- Je suis Mr. Kelada, ajouta-t-il, avec un sourire qui

découvrait une denture éclatante, et il s'assit près de moi.

Ah oui, je crois que nous voyageons dans la même cabine.

- Moi j'dis que c'est une veine. On ne sait jamais avec qui on va vous mettre. Ça m'a fait rudement plaisir d'apprendre que vous êtes anglais. Je trouve vraiment qu'à l'étranger, nous les Anglais devrions tous faire bloc, si vous comprenez ce que je veux dire.

Je clignai des paupières.

- Etes-vous anglais? demandai-je, au risque de manquer de tact.

- Et comment! Vous ne trouvez tout de même pas que j'ai l'air d'un Américain? Britannique jusqu'au bout des ongles, voilà ce que je suis!

Pour appuyer ses dires, Mr. Kelada sortit un passeport de sa poche et l'agita sous mon nez d'un geste désinvolte. Parmi les sujets du roi George, il en est un bon nombre dont le type vous surprend. Mr. Kelada était petit et trapu, avec un visage glabre et brun, un gros nez busqué, de très grands yeux clairs et luisants. Il portait longs ses cheveux noirs frisés et lustrés. Sa façon de n'avait rien d'anglais, non plus que l'exubérance de ses gestes. J'aurais parié qu'un examen moins superficiel de son passeport aurait fait apparaître que Mr. Kelada était né sous un ciel d'un bleu qu'on n'a pas l'habitude de voir en Angleterre.

- Que prendrez-vous? me demanda-t-il.

Je le regardai d'un air indécis. La prohibition était en vigueur et, selon toutes les apparences, il n'y avait, à bord du navire, pas plus d'alcool que sur la main. Quand je n'ai pas soif, je ne sais pas ce que je déteste le plus, de la bière au gingembre ou du jus de citron. Mais un sourire d'un éclat oriental découvrit toutes les dents de Mr. Kelada.

- Whisky soda ou cocktail? dites-moi ce que vous voulez.

De ses poches-revolver, il sortit deux flacons qu'il posa sur la table. J'optai pour le second. Il appela le steward et lui fit apporter des glaçons et deux verres.

- Ce cocktail est excellent, dis-je.

- Ma foi, là d'où il vient, il n'en manque pas d'autres, et si vous avez des amis à bord dites-leur qu'un de vos putes a de l'alcool à gogo.

Mr. Kelada avait la langue bien pendue. Il me donna ses impressions sur New York et San Francisco, parla

théâtre, peinture et politique. Il était patriote. L'Union-Jack est un drapeau qui en impose. Mais, c'est plus fort que moi, je trouve qu'il perd un peu de sa dignité quand l'individu qui se drape dans ses plis est natif de Beyrouth ou bien d'Alexandrie. Mr. Kelada ne faisait pas de façons. Sans vouloir me donner de l'importance, je ne peux m'empêcher de trouver convenable qu'un parfait inconnu, quand il s'adresse à moi, laisse précéder mon nom du titre de Monsieur. C'est sans doute pour me mettre à l'aise que Mr. Kelada laissait l'économie de cette formalité. Je n'aimais pas Mr. Kelada. J'avais repoussé mes cartes lorsqu'il s'était assis, mais jugeant à présent que, pour un premier contact, notre entretien avait assez duré, je me remis à faire ma réussite.

- Le trois sur le quatre, dit Mr. Kelada.

Quand on fait une réussite, il n'est rien de plus exaspérant que de s'entendre dire où il faut mettre une carte que l'on vient de retourner sans avoir eu le temps de chercher la réponse.

- Ça va réussir, ça va réussir, s'écria-t-il, le dix sur le valet.

Je terminai ulcéré, la rage au cœur. C'est alors qu'il s'empara du jeu.

- Aimez-vous les tours de cartes?

Non, répondis-je, je les ai en horreur.

Dans ce cas, je ne vous montrerai que celui-ci.

Il en fit trois l'un après l'autre. Et quand je l'informai de mon intention de descendre au restaurant choisir ma place, il répondit :

- Ne vous inquiétez pas, je l'ai déjà retenue pour vous. Il m'a semblé que puisque nous logions ensemble, il valait mieux dîner à la même table.

Je n'aimais pas Mr. Kelada.

Non seulement nous partagions une cabine et mangions, tous les jours, trois repas à la même table, mais encore je ne pouvais me promener sur le pont sans qu'il vint me rejoindre. Impossible de le remettre à sa place, car l'idée que sa présence pût être indésirable ne lui venait jamais. Il était convaincu que vous aviez autant de plaisir à le voir qu'il en avait lui-même en votre compagnie. S'il s'était présenté à votre domicile, vous auriez pu le précipiter au bas de l'escalier puis lui claquer au nez la porte de la rue sans que l'effleurât le soupçon que sa visite n'était pas la bienvenue. Il était très liant, et trois

jours lui suffirent pour connaître tout le monde. Il avait la haute main sur tout : organisant les loteries, dirigeant les ventes aux enchères, collectant les sommes nécessaires pour récompenser les gagnants des concours. Il mit sur pied des compétitions de palet et de golf, fixa le programme de la soirée musicale d'amateurs et le règlement du bal costumé. Il se multipliait, devenait, à coup sûr, l'homme le plus mal aimé à bord du navire. Nous l'appelions Monsieur Je-sais-tout, même en sa présence. Il prenait cela pour un compliment. Mais c'était au cours des repas qu'il se montrait le plus insupportable. Pendant une bonne demi-heure, il nous tenait alors à sa merci. Il était expansif et jovial, loquace et chicanier. Il savait tout mieux que personne et sa fatuité était si grande qu'une divergence d'idées lui semblait un affront. Jamais il n'abandonnait un sujet de conversation, aussi mineur fût-il, avant de vous avoir gagné à son point de vue. L'idée qu'il pût se tromper n'effleurait jamais son esprit. C'était lui qui détenait le savoir. Nous mangions à la table du médecin du bord et Mr. Kelada n'aurait, à coup sûr, jamais rencontré d'opposition, car le docteur était paresseux et je faisais preuve d'une indifférence glaciale, sans la présence parmi nous d'un certain Ramsay. Son dogmatisme n'était pas moindre que celui de Mr. Kelada et l'outrecuidance du Levantin l'exaspérait. Leurs discussions étaient hargneuses et interminables.

Ramsay, qui appartenait au service consulaire américain, était en poste à Kobé. C'était un homme grand et massif, originaire du Middle West. Des poches de graisse distendaient sa peau, et ses vêtements de confection le bondinaient. Il rejoignait son consulat après un saut à New York, où il était venu rechercher son épouse au terme d'une année de séjour aux Etats-Unis. Mrs. Ramsay était une petite personne ravissante, affable, et dotée du sens de l'humour. Le service consulaire paie mal ses employés : aussi était-elle toujours vêtue très simplement ; mais elle savait porter ses vêtements avec une distinction discrète. Je ne l'aurais pas remarquée particulièrement si elle n'avait possédé une vertu, peut-être assez courante parmi les femmes mais que leurs manières d'aujourd'hui ne font pas ressortir. Dès le premier abord, sa modestie éclatait aux regards : comme une rose à une boutonnière.

Un soir, pendant le dîner, la conversation se porta sur

les perles. Depuis quelque temps, les journaux parlaient beaucoup des perles de culture que l'astuce commerciale des Japonais les incitait à produire, et le docteur fit observer qu'elles allaient à coup sûr diminuer la valeur des perles authentiques. Comme à l'ordinaire, Mr. Kelada s'empara de ce nouveau thème. Il nous lit un exposé complet sur les perles. Je crois bien que Ramsay n'avait aucune lumière sur la question; mais l'occasion de river son clou au Levantin lui parut trop belle en sorte que, cinq minutes plus tard, nous étions au milieu d'un débat passionné. La véhémence et la volubilité de Mr. Kelada n'étaient pas neuves pour moi; mais jamais elles n'avaient atteint à ce paroxysme. Finalement, une remarque de Ramsay le piqua au vif car, frappant du poing sur la table, il s'écria :

— Ecoutez, comment ne saurais-je pas de quoi je parle : je me rends au Japon précisément pour m'informer sur cette affaire. Je suis du métier et tous les professionnels vous diront qu'en matière de perles mon jugement fait autorité. Je connais les plus belles perles du monde et, sur les perles en général, je n'ai rien à apprendre.

C'était pour nous une information neuve car, malgré sa loquacité, Mr. Kelada n'avait jamais dit à personne quelles étaient ses occupations. Nous savions uniquement, sans plus amples détails, que son voyage au Japon avait trait au commerce. Il promena autour de la table un regard de triomphe.

— Ils ne pourront jamais obtenir une perle de culture qu'un expert de ma classe ne puisse reconnaître au premier coup d'œil. Il montra du doigt une chaîne de grosses perles que portait Mrs. Ramsay : — Faites-moi confiance, Madame, jamais la chaîne que vous portez là ne perdra un sou de sa valeur.

Mrs. Ramsay, toujours modeste, rougit légèrement et glissa la chaîne sous l'encolure de sa robe. Ramsay se pencha au-dessus de la table, nous jeta un coup d'œil pour nous prendre à témoin : un éclair de malice passa dans son regard.

— Mrs. Ramsay porte une bien jolie chaîne, n'est-ce pas ?

— Je l'ai remarquée tout de suite, répondit Mr. Kelada, et j'me suis dit, peste, ces perles-là ne sont pas du toc.

— Ce n'est pas moi, bien sûr, qui ai acheté la chaîne. J'aimerais savoir à combien vous l'évaluez.

— Oh, dans le négoce, elle vaut quelque chose comme quinze mille dollars. Mais si elle provient d'une bijouterie de la Cinquième Avenue, ça ne m'étonnerait pas d'apprendre qu'on l'ait payée jusqu'à trente mille dollars.

Ramsay eut un sourire sardonique.

— Vous serez surpris d'apprendre que Mrs. Ramsay a acheté ce collier dans un grand magasin, la veille de notre départ de New York, pour dix-huit dollars.

Mr. Kelada s'empourpra.

— Vous voulez rire ! Non seulement ce collier est authentique, mais je n'en ai jamais vu de plus beau de cette taille-là !

— Voulez-vous faire un pari là-dessus ? Je suis prêt à parier cent dollars que les perles sont fausses.

Pari tenu.

— Voyons, Elmer, tu ne peux pas parier sur un fait établi, dit Mrs. Ramsay.

Ses lèvres esquissèrent un sourire; un reproche indulgent perçait dans sa voix.

— Et pourquoi pas ? Je serais le plus stupide des hommes si je laissais passer une si belle occasion de gagner de l'argent sans peine.

— Mais, reprit-elle, quelle preuve aurons-nous ? Ce n'est que ma parole contre celle de Mr. Kelada.

— Laissez-moi jeter un coup d'œil sur cette chaîne. Si les perles sont fausses, j'aurai vite fait de vous le dire. Je peux me permettre de perdre cent dollars, dit Mr. Kelada.

— Enlève ton collier, ma chérie, pour que ce monsieur puisse le regarder le temps qu'il voudra.

Mrs. Ramsay eut un instant d'hésitation avant de porter les mains à son cou :

— Je ne peux pas ouvrir le fermoir, dit-elle. Mr. Kelada en sera quitte pour me croire sur parole.

Je pressentis soudain un malheur imminent, mais ne trouvai rien à dire.

Ramsay se leva d'un bond.

Je vais l'ouvrir moi-même.

Il tendit la chaîne à Mr. Kelada. Le Levantin sortit de sa poche une loupe, avec laquelle il l'examina attentivement. Un sourire de triomphe se répandait sur son visage glabre au teint basané. Il rendit la chaîne et ouvrit la bouche pour parler, lorsqu'il vit tout à coup le visage de Mrs. Ramsay. Sa pâleur extrême donnait l'impression

qu'elle allait se trouver mal. Elle le fixait, les yeux écarquillés d'effroi. Leur expression était si manifestement éperdue et suppliante que je ne compris pas comment elle pouvait échapper au regard de son mari.

Mr. Kelada s'arrêta bouche bée. Son visage devint écarlate. On pouvait presque voir l'effort qu'il faisait pour se maîtriser.

- Je me suis trompé, dit-il. L'imitation est très bonne mais, bien entendu, ma loupe m'a tout de suite révélé que les perles sont fausses. Pour moi, dix-huit dollars, c'est à peu près le maximum de ce que peut valoir ce fichu collier.

Il sortit son portefeuille et en retira un billet de cent dollars qu'il tendit à Ramsay sans rien ajouter. Celui-ci prit le billet avec ce commentaire :

- Peut être, mon jeune ami, que ça vous apprendra à être moins sûr de vous, une autre fois.

Je vis trembler les mains de Mr. Kelada.

L'anecdote, comme il fallait s'y attendre, fit le tour du navire, et il dut, ce soir-là, subir un feu roulant de plaisanteries. C'était trop drôle de voir Monsieur Je-sais-tout pris en défaut. Mrs. Ramsay, qui souffrait d'une migraine, se retira dans sa cabine.

Le lendemain matin, je m'étais levé et commençais à me raser, tandis que Mr. Kelada fumait, étendu sur sa couchette, lorsque j'entendis un léger grattement et aperçus une lettre que quelqu'un glissait sous la porte. J'ouvris et jetai un coup d'œil dans le couloir. Il n'y avait personne. Je ramassai la lettre et vis qu'elle était adressée à Max Kelada. Le nom était écrit en capitales. Je lui tendis l'enveloppe.

- Qui peut bien m'écrire ? Ah ! dit-il en ouvrant l'enveloppe.

Il en sortit non pas une lettre mais un billet de cent dollars. Il me regarda, rougit une fois encore, puis déchira l'enveloppe en tout petits morceaux qu'il me mit dans la main.

- Pourriez-vous simplement jeter ça par le hublot ?

Je fis ce qu'il me demandait puis le regardai en souriant.

- Etre amené à passer pour un parfait idiot n'a jamais fait plaisir à personne, dit-il.

Est-ce que les perles étaient authentiques ?

Si j'avais pour épouse une si jolie petite dame, je ne

la laisserais pas passer un an à New York en restant moi-même à Kobé, répondit-il.

A présent, j'aimais mieux Mr. Kelada. Il étendit le bras pour prendre son portefeuille et y rangea soigneusement le billet de cent dollars.

Titre original : Mr. Know-All.
Traduction inédite de Joseph Dobrinsky.